

Yves Sauvageau : le refus de la conformité

Christian Saint-Pierre

Number 156 (3), 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2015). Yves Sauvageau : le refus de la conformité. *Jeu*, (156), 93–96.

Christian Lapointe, metteur en scène, et Raymond-Louis Laquerre, archiviste et spécialiste de l'œuvre de Sauvageau, ont accepté de répondre à nos questions sur le legs d'un créateur aussi avant-gardiste que tourmenté, une étoile aussi brillante que passagère dans l'histoire du théâtre québécois.

Christian Saint-Pierre



YVES SAUVAGEAU : LE REFUS DE LA CONFORMITÉ

Yves Sauvageau, boulevard Saint-Laurent. Photo projetée lors du spectacle *Le Mariage de Monsieur Mississippi* de Friedrich Dürrenmatt, présenté au Monument-National dans une mise en scène de Gaëtan Labrèche (École nationale de théâtre, 1966).

Né à Waterloo en 1946, sorti de l'École nationale de théâtre en 1968, Yves Sauvageau est mort en 1970, à 24 ans, environ un an et demi après la lecture publique de sa pièce-fleuve, *Wouf Wouf*, qui fit l'effet d'une bombe. Quarante-cinq ans plus tard, Christian Lapointe s'apprête à rendre hommage à l'auteur et à son œuvre dans un spectacle intitulé *Sauvageau Sauvageau*, une coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et du Théâtre Blanc qui sera présentée à Montréal en septembre et à Québec (au Péricospe) en novembre. Paul Savoie et Gabriel Szabo composent la distribution. David Giguère signe la musique.

« J'ai trouvé chez [Sauvageau] une colère qui ne m'est pas étrangère, mais aussi une légère et douce folie dans laquelle j'arrive à me projeter. »

– Christian Lapointe

Wouf Wouf a été monté sept fois de 1970 à 1992, dont deux fois par des troupes professionnelles : la Troupe des Jeunes-Théâtre de Chicoutimi (Guy Corneau, 1970), le Centre d'essai du théâtre de l'Université de Montréal (Gilbert David, 1971), l'Atelier de la NCT à Montréal (André Montmorency, 1974), la Comédie des Deux Rives de l'Université d'Ottawa (Tibor Egervari, 1975), l'option-théâtre du Département d'études françaises de l'Université de Sherbrooke (Hervé Dupuis et Rodrig Mathieu, 1978), le Regroupement théâtre et danse de l'Université du Québec à Montréal (Alain Fournier, 1984), le Théâtre Repère à Québec (Jean-Frédéric Messier, 1992).

Yves Sauvageau et Christian Lapointe, c'était prédestiné. On peut difficilement imaginer rencontre plus naturelle. Après tout, Lapointe fait partie des rares metteurs en scène québécois qui ont osé se mesurer à Maeterlinck et à Yeats, sans oublier le redoutable Villiers de L'Isle-Adam. Les matières textuelles vertigineuses, truffées de symboles, de mythes et de spiritualités, postdramatiques (même avant l'heure), ou encore les partitions qui prescivent des spectacles de plusieurs heures, non seulement Lapointe en raffole, mais il arrive le plus souvent à nous les rendre accessibles. L'homme est un passeur, un interprète dans le sens le plus riche du terme, l'inventeur de superbes caisses de résonance pour des œuvres d'une exigence qui en pétrifie plus d'un.

UN APPRIVOISEMENT

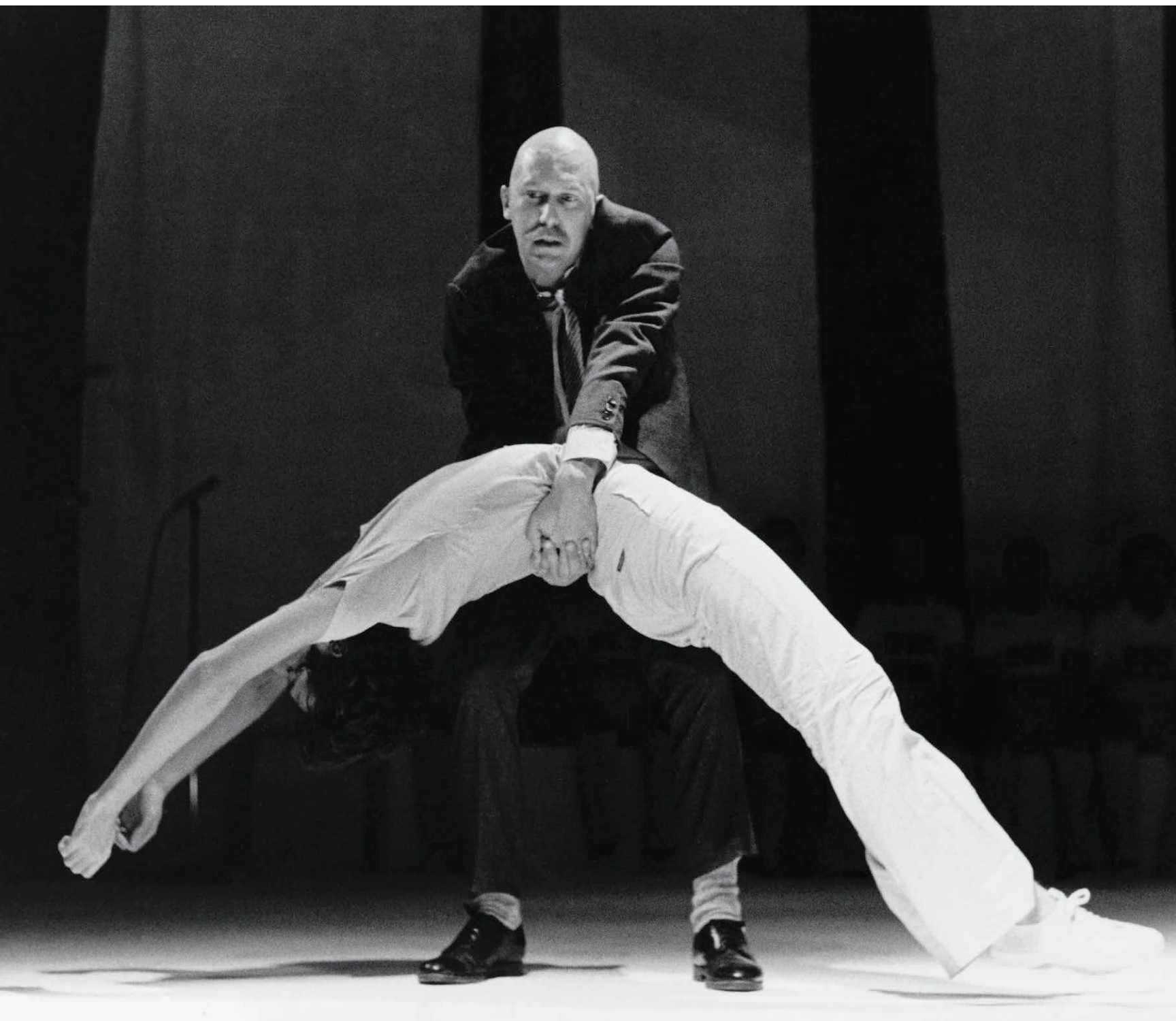
Un jour, donc, c'était écrit quelque part, Lapointe monterait *Wouf Wouf*, la fameuse « machinerie-revue » de Sauvageau. Pourtant, le premier contact s'est plutôt mal passé. « En 2008, se souvient le metteur en scène, Marie-Thérèse Fortin, alors directrice du Théâtre d'Aujourd'hui, m'a demandé de lire la pièce. Elle voulait sonder mon intérêt. La lecture a été difficile. Il n'est pas aisé de décoder ce qui s'y passe. Même si certains éléments m'ont paru pertinents, la forme me semblait datée et les tabous, ou ce qui y était décrié, qui avaient pu faire scandale à une autre époque, tout cela n'était vraisemblablement plus à même de nous ébranler. Son caractère carnavalesque, si j'ose dire, ne me convenait pas, et j'ai dû décliner l'offre qui m'était faite. »

Pour Raymond-Louis Laquerre, qui agit à titre d'archiviste pour le spectacle de Lapointe, la rencontre avec l'œuvre de Sauvageau a été des plus déterminantes. « Le 14 mars 1971, au Centre d'essai du théâtre de l'Université de Montréal, j'ai assisté à une représentation de *Wouf Wouf*, dans une mise en scène de Gilbert David. J'en suis

sorti étourdi, voire essoufflé, après avoir été bombardé pendant plus de trois heures par une prolifération de messages couvrant tous les thèmes d'une société nord-américaine en pleine remise en question. Quand j'ai appris que l'auteur s'était suicidé l'année précédente, à l'âge de 24 ans, j'ai été bouleversé. Mais c'est le 1^{er} novembre 1974, à minuit, que j'ai ressenti un véritable coup de foudre pour la pièce, alors présentée par l'Atelier de la NCT dans une adaptation d'André Montmorency. Le jeune metteur en scène réussissait un coup de maître en épurant le texte de toute la machinerie afin de concentrer l'attention du public sur les émotions. C'est après avoir vu ce spectacle que j'ai décidé de consacrer ma maîtrise en études françaises à *Wouf Wouf*. Pour tout savoir, j'ai amorcé une vaste cueillette d'informations. Après avoir interviewé 66 personnes qui avaient connu personnellement Sauvageau au cours des années 60, ma recherche a abouti à un travail colossal de 753 pages, intitulé « Activités théâtrales en Estrie et à Montréal à travers Yves Hébert Sauvageau, comédien et écrivain ». »

UN AVANT ET UN APRÈS

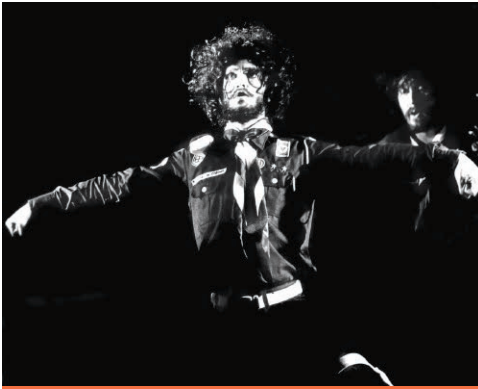
La lecture publique de *Wouf Wouf*, qui s'est déroulée le 3 mars 1969 à la Bibliothèque nationale, à Montréal, fut un événement d'une importance capitale. Présentée par le CEAD, dirigée par Jan-Rok Achard et Claude Des Landes, elle a fait salle comble. « Sauvageau a eu droit à une très longue ovation, explique Laquerre. Ce fut un moment d'apothéose comparable à l'accueil triomphal qu'avaient fait les membres de l'École littéraire à Émile Nelligan après sa lecture de *La Romance du vin* au Monument-National le 26 mai 1899. Après la lecture de *Wouf Wouf*, les gens de théâtre ne pouvaient plus continuer à véhiculer les mêmes paradigmes en ce qui concerne la structure dramatique. »



Wouf Wouf d'Yves Sauvageau, adapté et mis en scène par André Montmorency (Atelier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, 1974). Sur la photo : Gilles Renaud (Père) et Jacques Lavallée (Daniel). © André Le Coz

« Sauvageau a osé aborder la plupart des thèmes tabous de son époque [...]. L'amour adultère, l'homosexualité, l'androgynie, la consommation de drogues, etc. »

– Raymond-Louis Laquerre



Yves Sauvageau dans *Si Aurore m'était contée deux fois*, écrit et mis en scène par Jean-Claude Germain (Théâtre du Même Nom, 1970). © Daniel Kieffer

En parcourant toute l'œuvre de Sauvageau, pour la série Théâtre à relire du CEAD, Christian Lapointe a fini par s'y reconnaître : « J'ai trouvé chez lui une colère qui ne m'est pas étrangère, mais aussi une légère et douce folie dans laquelle j'arrive à me projeter. Son désir de rupture avec les paradigmes théâtraux de son époque ne me laisse évidemment pas indifférent. Mon aventure à bras-le-corps avec son œuvre complète adoucit ma solitude. Avec *Wouf Wouf*, Sauvageau a certainement donné à ses contemporains une immense liberté. Ce grand music-hall sur l'acide, mettant en scène, entre autres, un homme "enceinte" d'un autre, les personnages Télé et Radio, ainsi que des chœurs de toutes sortes, devait certainement provoquer l'émoi dans un univers jonché de formes dictées par la nécessité d'un récit clair avec des personnages aux contours définis, univers qui n'est jamais trop loin dans le Québec d'aujourd'hui, toujours et encore dominé par les tabloïds et le petit écran. »

UNE IMMENSE SOUFFRANCE

« Sauvageau a osé aborder la plupart des thèmes tabous de son époque, estime Raymond-Louis Laquerre. L'amour adultère, l'homosexualité, l'androgynie, la consommation de drogues, etc. Or, ce qui est encore plus important, c'est qu'il a eu le génie de faire exploser la structure dramatique traditionnelle. Je le qualifierais de dramaturge de la démesure. *Wouf Wouf*, cette machinerie-revue d'une durée de 4 heures, est une sorte de canevas sur lequel s'appuyer, dans lequel trouver l'inspiration qui va entraîner la pièce à un niveau supérieur. À mon avis, le jeune Sauvageau n'avait pas assez de maturité pour faire lui-même le tri. Il manquait en quelque sorte de recul. Il n'a pas écrit avec sa tête, mais avec ses tripes, ses émotions, son hypersensibilité et, surtout, cette immense souffrance qu'il n'a pas su dompter ou canaliser avant de mourir le 12 octobre 1970, le jour même où l'armée entrait à Montréal lors des mesures de guerre. »

Le suicide et le refus de conformité, c'est précisément ce qui a interpellé Lapointe dans l'œuvre de Sauvageau. « Au Québec, où près de 1200 personnes par année se suicident, où nous sommes de plus en plus réduits à la "réalité" fabriquée par deux conglomerats de communication, le conformisme domine peut-être plus que jamais. Cela dit, on a vu depuis quelques années qu'une jeunesse a soif, à raison, et qu'elle se mobilise. Devant les mesures de guerre, qu'en serait-il de notre restant de capacité à rêver ? Oui, la forme des textes a vieilli et ce qui les rendait scandaleux s'est émoussé, mais reste toute l'essence de son œuvre, ce qu'elle a de plus humaniste, ce qui nous permet de mesurer notre idéalisme et d'éclairer les grands changements de notre époque. »

UN GODOT QUÉBÉCOIS

Christian Lapointe a décidé d'ouvrir la représentation avec des éléments d'archives audiovisuelles inédites, parmi lesquelles des entrevues posthumes avec, entre autres, Jean-Louis Millette et Jean-Pierre Ronfard, évoquant celui qui voulait être appelé Sauvageau Sauvageau. Bien qu'il ait puisé dans la vie personnelle et professionnelle de Sauvageau, le metteur en scène estime que son spectacle n'est pas pour autant une entreprise historique : « Ce que j'ai choisi de mettre en scène, c'est une enquête sur Sauvageau à travers les indices laissés dans son œuvre. La forme d'un dialogue entre lui-même à l'âge où il s'est tué et à l'âge qu'il aurait maintenant permettait de mettre en jeu la dialectique entre ses pulsions de mort et son esprit vivifiant. L'enquête à laquelle je me suis adonné, pour mettre en forme ce dialogue en partant de ses œuvres complètes, demande évidemment d'être au fait des paramètres historiques, mais l'adaptation que je propose est plutôt intemporelle et pourrait être montée sans référent historique, peut-être à la manière d'un Godot québécois. » ●